

Le poète et l'oiseau

Légère comme une boule de ouate promenée sur le dos de la main la brise glisse doucement vers quelque destination inconnue. Sans appuyer sa caresse au-delà de l'impression presque neutre qui suffit à manifester sa présence, elle effleure les arbres indifférents ; elle chemine autour des tables en frôlant une chevelure ou un bras, elle se mêle aux bavardages et aux solitudes. Petit air sans ambition ni fantaisie, sans humeur ni chagrin, petit air de rien du tout elle soupire de bien-être près du kiosque entouré des parfums mêlés du café et des cigarettes.

Plus loin des enfants courent pleins de cris dans les nuages de poussière que soulèvent leurs jeux. Des mères les mouchent et les grondent. Des couples déambulent avec le sérieux de leurs âges, clamant en baisers passionnés leurs amours, chuchotant en murmures précieux leurs secrets, expliquant en gestes larges et ronds leurs vérités.

Le monde tourne. Il est 17 heures. Paris vit dans ses parcs encore verdoyants à l'abri de cette fébrilité humaine tentée de croire qu'un débordement d'activités signe la plénitude des existences.

Seul à sa table un jeune homme pense. Le regard noyé dans les buissons qui bordent les pelouses, il a oublié la feuille de papier sur laquelle il a posé ses coudes pour s'assurer un appui solide. Toute sa vie est concentrée dans les imperceptibles mouvements de succion de sa bouche sur l'extrémité de son stylo.

En face de lui, la chaise est occupée par un moineau qui, la tête penchée fixe de son oeil rond la page blanche. Parfois ses minuscules pattes s'agrippent en un bref spasme et il étire son cou pour repérer un possible danger consécutif au passage d'une silhouette dans son champ de vision. Puis tout aussi soudainement il reprend d'un mouvement sec et mécanique sa position initiale et plante son oeil en tête d'épingle sur la feuille que les coudes du jeune homme masquent en partie. Rien ne semble pouvoir alléger la terrible attention que le moineau porte à ce seul espace clair que délimitent la couleur verte de la table de fer et les avant-bras à moitié dénudés, comme si un rêve de moucheron né de cette blancheur avait définitivement captivé tout rêve d'envol.

L'air frissonne et prend des allures de suroît. Il agite les grands daturas languides au bord des massifs de fleurs ; quelques feuilles de platane finissent par se laisser pousser vers la grille par-delà de laquelle les voitures s'accumulent en un début d'embouteillage.

Le jeune homme porte sa chemise grand ouverte sur la poitrine avec cet air absent des mannequins dans les vitrines. Ses manches retroussées laissent voir une peau de marbre lisse comme celle des statues et ses cheveux ondulent en vagues successives qui s'achèvent par de lourdes boucles figées. L'oiseau le considère attentivement en connaisseur évaluant le confort et les mérites d'une sculpture pouvant faire office de perchoir.

Soudain, d'un grand geste de tout son buste, le jeune homme se penche. Il pose sur la page vierge un mot. Un seul. Le jeune homme est poète.

Du haut de sa chaise le moineau s'ébouriffe de surprise. Il reprend son équilibre et considère la tache sombre qui souille maintenant la blancheur de la feuille. Intrigué, il pivote sa tête, droite, gauche, droite, ne sachant que faire de ce nouvel élément dans son paysage.

Déjà le poète a reporté à sa bouche la plume redevenue inutile. Il cherche, enfant trop tôt sevré, dans les frissons des arbres un autre mot. L'air presque encore impalpable jusque-là se fait vent et bouscule les feuilles en arabesques d'or le long des allées. Des enfants énervés se disputent et échouent dans les bras de leur mère, tout secoués de gros sanglots qui s'achèvent en plaintes. Une femme boit son café en frissonnant, une autre resserre sur ses épaules le châle qu'elle se plaisait à laisser glisser sur sa peau brune encore des soleils de l'été. Dans le ciel les frondaisons s'agitent inquiètes et frivoles en secouant leurs chevelures sombres.

Le poète songe. Il tète son crayon, suce les mots à venir qui ne viennent pas, pris dans cette étrange alchimie qui le condamne au silence quand il n'est qu'écoute offerte, et qui bouscule dans sa bouche les plus belles images alors qu'il est attelé à une tâche aliénante dont il ne peut se débarrasser. Son regard dérive sans trouver la moindre amarre. Le monde ne lui parle pas et se replie à toute approche.

Cédant à une soudaine impulsion l'oiseau saute sur la table et en quelques bonds il gagne le bord de la feuille de papier. Les griffes toutes fines de ses pattes crissent si légèrement que le poète perdu dans les marécages d'un sonnet qui se refuse n'a pas le moindre battement de cil. L'oiseau est maintenant au milieu du champ de neige que fait la page sur laquelle le poète a déposé le corps à peine allongé de son mot. Alors en un seul et cruel mouvement de son bec corné, l'oiseau pique l'écriture noire et d'un coup d'aile il rejoint le dossier de la chaise, laissant sur la blancheur de la page une infime trace rouge.

Autour du kiosque l'ombre mélancolique des arbres se couche en plates-bandes grises de plus en plus longues. L'heure est au départ. Les mères ramassent les ballons et les seaux, les amoureux se pressent en une dernière étreinte. Les conversations s'éteignent sur un

péremptoire et ultime argument ou un sage conseil qui n'aura d'avenir que dans l'oubli. Il y a comme une lassitude de tout ce temps de bien-être, comme une envie d'y mettre un terme et de revenir à la vie qui contraint et bouscule, qui presse et exige, comme un soupçon de mauvaise conscience née dans l'approche du crépuscule. Le poète passe doucement la main sur ses yeux pour effacer le poids de son impuissance. Son regard glisse sur l'oiseau sans s'y arrêter et revient à la page presque vierge sur laquelle un mot, un seul, saigne dans son effrayante solitude. Le vent se bat en rafales rageuses et tire sur le parc les voiles de la nuit.

Françoise Chauvelier, 14 septembre 2002